

partisans des époques climatériques, je ne peux cependant rejeter complètement leur influence. Nous voyons, en effet, les enfants les mieux portants, ceux qui ont promis la plus brillante santé, ceux qui semblaient devoir être remarquables par la beauté de leurs traits, changer entièrement au moment de cette dentition. Chez les uns, elle déclare une maladie à laquelle on ne devait nullement s'attendre : le vice scrofuleux apparaît et fait de rapides progrès; le rachitisme commence ses ravages, ou les accroit si déjà il s'est montré. Chez d'autres, elle fait paraître de ces maladies d'autant plus affreuses qu'elles sont incurables, l'épilepsie, par exemple. Chez les autres, elle déforme le bas de la figure, et par suite le reste des traits. Mais aussi chez d'autres elle apporte dans le visage des changements heureux. C'est ordinairement après ce moment de la vie que l'on peut juger des traits de la figure des enfants. Mais laissons de côté ce qui a rapport aux formes extérieures pour ne songer qu'à la santé.

A l'époque de la deuxième dentition, le médecin doit porter toute son attention sur deux points : la sortie des dents et l'état général de l'enfant. La sortie des dents se fait aisément chez les enfants d'une bonne constitution; elle a lieu fréquemment sans qu'il y ait d'autre symptôme que celui de la chute de la dent de lait : celle-ci, dont la racine est détruite, tombe au moment où l'on s'y attend le moins, après avoir remué pendant quelque temps, et laisse apercevoir la dent de la seconde dentition. Ce phénomène ne se passe pas toujours aussi bien que je viens de le dire : la dent de première dentition éprouve de la peine à sortir, et alors on ne sait à quoi se décider pour favoriser cette sortie. Les uns pensent qu'il faut arracher la dent pour faciliter l'apparition de la seconde; les autres pensent qu'il faut la laisser tomber d'elle-même, parce que l'avulsion peut nuire à la bonne conformation de la mâchoire. Je crois la première opinion préférable, parce que la présence de la dent de lait devient un obstacle à la sortie de l'autre dent, à cause de la permanence de sa racine. Cette avulsion doit encore être pratiquée si la seconde dent pousse en rejetant la première en avant; mais elle ne doit être faite que lorsque la sortie de la dent permanente a lieu, autrement elle pourrait nuire, parce que l'avulsion, pratiquée au moment qui convient à l'homme et non à celui que veut la nature, peut laisser l'alvéole revenir sur elle-même, lorsque la dent permanente n'est pas prête à paraître, et donner, par conséquent, quelques difficultés à sa sortie. La deuxième opinion est

fausse : quoique des hommes de l'art pensent que l'avulsion d'une ou de plusieurs dents de lait, et même celle d'une ou plusieurs dents permanentes poussées de bonne heure, peut, en facilitant la sortie des autres dents permanentes, favoriser leur rangement et le rendre plus régulier, c'est une erreur dont nous avons tous les jours la preuve, et qui est basée sur l'étude de l'homme et sur le raisonnement. Je sais bien que si l'on considère les changements qui se passent dans les arcades alvéolaires par suite de l'apparition ou de la chute des dents, l'on sera porté à conclure que l'art peut à volonté faire une belle ou une laide garniture de dents; mais il ne faut pas oublier qu'indépendamment des phénomènes qui se manifestent à ces deux époques, il y a, au moment de la deuxième dentition, la formation du caractère propre à la figure de l'individu, et que ces phénomènes sont complètement indépendants de la volonté humaine. Ce que je dis est tellement vrai, que vous voyez les personnes auxquelles on arrache intempestivement des dents à l'époque de la deuxième dentition offrir entre les dents des intervalles vides, dont l'étendue bien calculée démontre qu'une ou deux dents auraient trouvé leurs places dans l'os maxillaire.

La santé générale mérite une grande attention à ce moment de la vie. Il se produit dans l'économie une telle modification, que le médecin doit avoir les yeux constamment fixés sur l'être sujet de cette modification. Au moindre trouble qui survient, la bouche doit être examinée, et la conduite de l'homme de l'art sera subordonnée à l'état qu'elle présente, et aux symptômes qui apparaissent. Il sera facile de reconnaître s'ils dépendent de la dentition seule, ou si quelque maladie vient compliquer la sortie des dents. Un malaise général, la fièvre, la diarrhée se manifestent chez les enfants forts et bien portants. Chez eux le gonflement rouge et presque inflammatoire des gencives se joint à ces accidents; les mêmes symptômes qui paraissent chez ces enfants gros, bouffis de lymphes, sont souvent suivis de convulsions, preuve certaine de la prédominance du système nerveux sur le système sanguin. Il faut apaiser ces symptômes maladifs par les moyens convenables, et ne jamais perdre de vue que la sortie des dents doit être accélérée autant que possible. L'époque et la durée de la seconde dentition sont variables : rarement elle commence avant sept ans, très-souvent après, et nous voyons des enfants de neuf à dix ans qui n'ont pas encore toutes leurs dents permanentes. Quelquefois elle a lieu en

quelques mois ; d'autres fois il faut plus d'un an pour la voir se terminer.

Lorsqu'elle est achevée, nous trouvons un nouvel intervalle de repos pour la santé des enfants. Il faut attendre l'époque de la puberté pour voir se développer de nouveaux phénomènes importants. L'enfant bien constitué passe ce temps comme celui de la première enfance : il croît, il grandit, il se fortifie, semblable à l'arbre qui, placé dans un bon terrain, pousse des branches vigoureuses et couvertes de feuilles et de fleurs. Mais le pauvre enfant, qui est né débile ou dont la santé est altérée par une mauvaise nourriture et le manque de soins, éprouve à ce moment de sa vie les premiers symptômes des infirmités qui dénotent sa faiblesse. Gardons-nous cependant de confondre avec ces symptômes quelques accidents momentanés, résultat d'une croissance et d'un développement rapides. C'est surtout à cette époque que nous voyons apparaître le rachitisme et les scrofules. Peu prononcés dans ce moment, ils sont encore au niveau des ressources de l'art, et si l'on est assez heureux pour arrêter leurs progrès, on peut les guérir avant que l'individu ne soit parvenu à l'époque de la puberté. Mais s'ils résistent aux ressources de la médecine, ils ne permettent pas à l'individu de parvenir à cet âge, et ils l'enlèvent plus ou moins tôt. En général, la rapidité de la marche des symptômes est en raison de la proximité de la puberté. C'est principalement chez les femmes que cette observation est remarquable. Les déviations de la colonne vertébrale demandent toute l'attention du chirurgien, parce qu'il doit apporter tous ses soins à distinguer les effets de la croissance de ceux du rachitisme. Je m'étendrai longuement sur ce point de doctrine en traitant des maladies des os.

Nous avons indiqué les soins hygiéniques les plus convenables pour la première enfance. Nous devons faire connaître ceux appropriés à la seconde enfance, c'est-à-dire à cette époque de la vie qui s'étend de l'âge de sept ans à la puberté. L'activité des organes doit attirer toute notre attention, car il faut constamment suffire à cette activité : il faut, bien plus encore que dans l'enfance, nourrir le corps, qui tous les jours augmente en grandeur et en volume ; il faut favoriser le développement des divers organes ; il faut, en un mot, fournir à l'accroissement général. Il y a peu à réparer : l'individu est encore trop jeune pour éprouver ces pertes qui plus tard exigeront une nourriture presque uniquement réparatrice ; mais il a beaucoup à produire. Il a donc

besoin d'une nourriture abondante, d'un exercice modéré et d'un repos prolongé. Aussi ne saurait-on trop blâmer les pères ou les maîtres qui, faisant travailler outre mesure les enfants au moment où ils arrivent à la puberté, les abrutissent, les dénaturent, si je peux m'exprimer ainsi, et altèrent non-seulement l'être physique, mais encore l'être intellectuel. Comme c'est à cette époque de la vie que le cerveau se développe, et comme il existe une corrélation très-marquée entre les fonctions de cet organe et la nature physique de l'homme, il faut soigner celle-ci pour que le premier ne perde aucun de ses avantages. Les exemples des individus qui, ayant une faible santé et un corps grêle, ont été doués d'une intelligence supérieure, ne prouvent pas que les principes que j'avance sont faux. Nous voyons tous les jours les hommes les plus capables cesser leurs travaux intellectuels quand les forces physiques manquent. On doit donc dans l'éducation des enfants avoir grand soin de partager le plus également possible le temps entre l'étude et la promenade, afin que l'esprit et le corps fructifient à la fois. Je préfère aux récréations données dans des cours fermées les promenades que, dans quelques institutions de jeunes enfants, on fait faire à l'heure de la récréation du milieu du jour. Elles renouvellent l'air ; elles fournissent aux poumons un aliment pur et fortifiant ; elles donnent aux membres un exercice égal et favorable à leur développement musculaire. Les repas des enfants doivent être au nombre de quatre ; ils seront abondants et non copieux ; ils seront deux fois de viande ; du vin doit être donné. Les heures des repas ne peuvent être indiquées ; mais je ferai observer que, dans le plus grand nombre des institutions, on a tort de ne pas mettre les heures des repas en harmonie avec celles que les enfants trouvent chez leurs parents : il résulte de là que, lorsqu'ils vont dans leurs familles, les changements d'heures apportent quelquefois du trouble dans les fonctions de l'estomac. Ces réflexions peuvent paraître oiseuses à quelques personnes, qui n'auront pas suffisamment réfléchi aux effets de l'habitude sur les organes, et aux avantages de la régularité de l'alimentation chez l'homme comme chez les animaux. Quant à moi, je pense qu'on ne saurait porter trop loin l'attention à cet égard, surtout chez les enfants dont il faut faire en quelque sorte la santé. Le temps et les heures accordées au sommeil doivent être très-réguliers. Le moins de temps que l'on puisse donner est le tiers de la journée, par conséquent huit heures. Il ne faut pas forcer à combattre le sommeil : la nature a, pour ainsi dire,

fixé les heures du repos, nous ne devons donc pas les déranger; cependant nous ne devons pas non plus les suivre rigoureusement, car dans les saisons des jours courts, près des deux tiers de la journée seraient consacrées au sommeil. Nous voyons les enfants à la mamelle dormir presque toujours; vers l'âge de deux ou trois ans, les enfants dorment dix ou douze heures de suite, et une ou deux heures pendant la journée. A quatre ans, beaucoup d'enfants ne dorment plus dans le jour, mais font une nuit de dix à douze heures. Vers sept et huit ans, ils dorment moins, quoique cependant un temps aussi long soit encore nécessaire pour la réparation des forces. De dix à quinze ans, huit heures de sommeil au moins sont convenables. Elles doivent être prises, comme on le fait dans des collèges, de neuf heures du soir à cinq ou six heures du matin. Que l'on ne croie pas qu'il soit sans une grande importance de dormir à un moment ou à un autre: l'air du matin, plus vif et plus pur, convient mieux à l'hématose; il la favorise en remplissant les poumons jusque dans leurs dernières vésicules, il renouvelle l'air impur qui avait pu s'y amasser pendant la nuit, alors que les organes thoraciques en repos ne fonctionnaient pas autant que lorsque le corps est en action. Le coucher de bonne heure est utile non-seulement pour reposer le corps, mais encore pour le reposer avant l'excès de fatigue et au moment voulu par la nature. La régularité est ici aussi importante que dans les autres actes de la vie. La vérité de cette assertion est prouvée non-seulement par ce qu'on observe dans l'enfance, mais encore par ce qu'on voit chez les adultes. Lorsque ceux-ci mènent une vie régulière, qu'ils se couchent à heure fixe ou à peu près, leur santé est bien différente de ce qu'elle devient quand ils passent les nuits et ne dorment que quelques heures le matin. Certains états de nuit exigent que les individus dorment le jour; mais alors, changeant complètement l'ordre de la nature, ils prennent pendant le jour le repos de la nuit: l'habitude devient pour eux une seconde nature. D'ailleurs, ce qui peut ne pas faire mal à un adulte, à un être parvenu à toute sa croissance, est très-nuisible à l'être qui grandit, qui se développe, et dont tous les organes ont besoin, pour parvenir à leur état normal, de suivre les lois naturelles.

Les travaux corporels et intellectuels de l'enfant doivent être réglés suivant l'âge. Il n'est pas possible de s'en rapporter à la force ni à l'intelligence: leur différence selon les individus ne permet pas de trouver une base qui ne peut être prise que d'après l'âge. Le législa-

teur l'a bien senti en établissant des lois pour les collèges et pour les ateliers. Il n'a pas voulu que des travaux au-dessus des forces physiques et intellectuelles détruisissent les unes et les autres chez les enfants. Les anciens, que nous devons si souvent prendre pour modèle, avaient encore mieux senti que nous les besoins de l'éducation, et avaient établi entre l'éducation physique et l'éducation morale des liens bien supérieurs aux nôtres. Quelques écoles les ont imités; mais elles sont rares, et n'appartiennent qu'aux classes les plus élevées de la société.

La puberté, que l'on fixe à douze ans pour les femmes et à quatorze ans pour les hommes, occasionne dans l'économie des changements si remarquables qu'il est impossible de douter de son importance. C'est alors que les traits du visage, que la grandeur et la forme du corps se dessinent avec tous les caractères de l'individualité. Mais ces phénomènes sont peu de choses en comparaison de ceux que l'on observe du côté des organes génitaux. Ces organes, qui jusqu'alors avaient été inertes, prennent un grand développement, qui est accompagné de l'apparition de nouvelles fonctions, l'évacuation menstruelle et la sécrétion spermatique. Distinctives des deux sexes, elles sont suivies d'autres changements dans d'autres organes. Chez la femme, les mamelles prennent un développement variable, mais constamment elles deviennent propres à la sécrétion du lait. Chez l'homme, les testicules deviennent plus volumineux, et sécrètent le sperme. Dans l'un et l'autre sexe, la voix change et prend une intensité toute particulière en passant par divers degrés dont l'ensemble a reçu le nom de *mue* de la voix. Des poils se développent aux organes génitaux et aux aisselles des deux sexes, et un peu plus tard au visage de l'homme. L'on conçoit aisément qu'une si grande révolution ne peut pas se manifester dans le corps humain sans qu'un mouvement ait lieu dans tous les organes: aussi voyons-nous cette époque décider de l'avenir de la santé. L'écoulement menstruel paraît avoir une plus grande influence que la sécrétion du sperme. Celle-ci, résultat de l'action d'un organe glanduleux, peut se faire avec une irrégularité sans importance. Celui-là, au contraire, doit se faire régulièrement, sans quoi la santé de la femme est gravement compromise. Il y a entre lui et la santé générale une corrélation digne de toute l'attention de l'homme de l'art. Dès que la constitution est profondément altérée dans un organe quelconque, l'écoulement menstruel est arrêté; rarement il se suspend sans autre maladie, cir-

constance qui doit être toujours présente à l'esprit du médecin, afin qu'il ne confonde pas les effets et les causes. Un rapport notable existe encore entre l'apparition de ces deux fonctions et le développement du corps, surtout chez la femme, dont la stature est souvent parvenue à son dernier degré, quand l'écoulement menstruel et le développement des mamelles se manifestent simultanément. Cependant, n'exagérons pas la valeur de ces phénomènes, et apportons toujours une grande réserve dans nos décisions; car le plus souvent les individus des deux sexes grandissent et se fortifient jusqu'à l'âge de dix-huit à vingt ans et même vingt-cinq ans; on pourrait presque dire qu'on trouve autant de variétés que d'individus, quoiqu'il y ait des règles générales dont la nature s'écarte peu. Ces différences dans le développement ont-elles de l'influence sur la longévité? Je ne pense pas que des recherches aient été faites à cet égard, et qu'on puisse, dans l'état actuel de la physiologie, établir la moindre règle. Au surplus, de nouvelles circonstances viennent encore, chez la femme, apporter des changements dans sa stature et dans sa corpulence. Une première grossesse est souvent, chez la femme de dix-huit à vingt ans, la cause d'une augmentation de l'une et de l'autre; quelquefois même on voit une seconde grossesse produire des changements analogues, quoique la femme paraisse parvenue à son entier accroissement, et quoique, dans le plus grand nombre des cas, les grossesses n'aient de véritable influence que sur l'augmentation ou la diminution du système adipeux. Des remarques bien plus importantes sont relatives à l'influence qu'exercent sur toute l'économie les organes génitaux parvenus à leur entier développement. C'est ici que se voit tout l'ascendant de la nature animale sur la nature morale. Celle-ci, résultat de l'éducation, combat bien souvent la première, mais bien souvent aussi elle est vaincue, parce que le premier but du Créateur a été la conservation de l'espèce. Que certains esprits, plus entraînés par l'étude de leurs sophismes que par celle des lois naturelles, ne s'effrayent pas de mes propositions et ne pensent pas que je me fais le prôneur du matérialisme. Non: j'étudie l'homme animal, et je décris ses fonctions.

Dès que l'homme est devenu propre à la reproduction, le besoin de l'union des sexes se fait sentir plus ou moins vivement en raison des sexes et des âges. En général très-violent de dix-huit à vingt ou vingt-deux ans, ce besoin se calme ensuite pour revenir plus tard avec une nouvelle force. Il est bien entendu que je parle du besoin naturel, du besoin imposé

par la nature, et non de ce besoin factice qui fait que chez l'homme le rapprochement des sexes a lieu en toutes saisons.

L'homme est semblable à tous les autres animaux, il n'en diffère que par son intelligence: il doit donc avoir, comme eux, des besoins qui sont soumis à des lois naturelles; il a donc, comme eux, une époque où les fonctions nécessaires à la reproduction doivent se faire. S'il s'écarte de cette règle, c'est à l'action de son système nerveux que sont dus ces écarts. Ce sont des excès que l'on n'observe pas chez les animaux, excepté chez ceux qui, réduits à l'état de domesticité, sont dirigés par l'homme et ne sont plus maîtres de leur volonté. Ce que j'avance, sous le rapport du besoin de la reproduction, est prouvé par l'expérience journalière, et je pourrais donner des preuves à l'appui de ce que je dis.

Quoique marquée par l'apparition des facultés génératrices, la puberté ne doit pas cependant user immédiatement de ces facultés. Ce serait nuire au corps que de permettre le rapprochement des individus des deux sexes. Malgré l'influence que le développement des fonctions génératrices exerce sur les sensations, malgré cette espèce d'inquiétude qui semble agiter les pubères et leur faire chercher la réalisation d'un rêve qui les poursuit, il faut bien se garder de favoriser l'accomplissement de l'acte générateur. Je sais bien que des individus de l'un et de l'autre sexe en ont abusé sans inconvénient avant l'âge de la puberté; je sais bien que les grandes villes, et surtout les villes manufacturières, ne fournissent que trop d'exemples de ce genre: mais ce n'est pas une raison pour changer un principe voulu par la nature. Ne faudrait-il pas attribuer à cet abus précoce des fonctions génératrices l'abâtardissement des classes inférieures de la société, surtout lorsqu'aux fatigues qui peuvent résulter de l'évacuation spermatique pour l'homme, de la grossesse et de l'allaitement pour la femme, et de l'excitation nerveuse pour les deux sexes, viennent se joindre une mauvaise nourriture, un travail forcé et toutes les privations physiques. Nous devons laisser à la nature le soin de perfectionner son ouvrage avant de l'utiliser. Si l'on pouvait douter de l'influence nerveuse de l'acte générateur, il suffirait de voir un individu de l'un ou de l'autre sexe le jour où, pour la première fois, il a rempli les fonctions de cet acte. Tout le monde sait la grande influence qu'il exerce sur la femme, tout le monde sait qu'un philosophe de l'antiquité reconnut qu'une fille avait été déflorée aux changements survenus dans

le son de sa voix et dans son physique. De même, chez l'homme, il agit avec force sur le système nerveux, et personne n'ignore combien les médecins attachent d'importance à cet acte dans certaines névroses, et que des hommes sont morts en l'accomplissant.

L'époque de la puberté est encore signalée par un phénomène qui démontre que l'homme achève, à ce moment de sa vie, d'acquérir son accroissement. Je veux parler de la sortie des dernières dents molaires, connues vulgairement sous le nom de dents de sagesse. Leur éruption est plus ou moins tardive : c'est le terme du développement de l'homme. Après cette époque il ne croît plus : il reste stationnaire pendant quelque temps pour décroître plus tard. Cet état stationnaire se nomme l'âge adulte.

L'âge adulte comprend cette période de la vie humaine qui s'écoule entre la puberté et la vieillesse. Il est très-difficile d'assigner les limites de cet âge, et cependant cela paraît très-facile, si l'on considère, pour établir ces limites, les changements qui s'opèrent dans les fonctions ou dans la santé en général, puisque, l'âge adulte commençant après l'apparition des signes des fonctions génératrices, il doit cesser avec la disparition de ces signes. Mais ce principe si rationnel n'est pas admissible, parce qu'il faudrait non-seulement que les signes des fonctions génératrices cessassent dans les deux sexes à des époques analogues, mais encore que cette disparition fût suivie de la vieillesse. Or, chez l'homme, la sécrétion spermatique continue jusque dans un âge très-avancé en conservant la faculté reproductive ; tandis que, chez la femme, l'écoulement menstruel cesse à un âge où on ne peut la regarder comme parvenue à la vieillesse. Nous sommes donc obligés de comprendre sous le nom d'âge adulte un temps très-long et très-illimité de l'âge de l'homme. L'homme parvenu à l'âge adulte est dans un état stationnaire : il n'a besoin que d'une alimentation conservatrice. Le jeune homme et le pubère ont besoin de l'alimentation productrice : l'accroissement qu'ils subissent la rend nécessaire, et de plus les pertes qu'ils font et qu'il faut réparer la rendent indispensable. L'homme adulte, au contraire, ne doit que se conserver ; à moins qu'il n'éprouve des fatigues ou des privations extraordinaires, il ne lui faut qu'une nourriture médiocre. C'est pourquoi nous voyons les hommes perdre à un certain âge cet appétit qu'ils avaient à vingt ans ; c'est pourquoi nous voyons ceux qui usent d'une nourriture trop abondante ou trop substantielle acquérir cet embonpoint si souvent nuisible. Si, dans la jeunesse, nous

avons trouvé l'homme guidé par ses organes reproducteurs, nous l'observons, dans l'âge adulte, guidé par les passions dépendantes de l'influence cérébrale. Celle qui le domine principalement est l'ambition ou le désir de se distinguer de ses semblables. Elle agit en raison de son degré, et, portée très-loin, elle peut avoir une immense influence sur l'économie. Pendant le long intervalle que comprend l'âge adulte, l'homme est exposé à un grand nombre de maladies organiques, et l'on peut dire, sans crainte de se tromper, que c'est à cet âge qu'elles sont le plus fréquentes : aucune ne l'épargne, pas même celles qui, comme les affections tuberculeuses, paraissent propres à l'enfance et à la jeunesse. Il est d'ailleurs une remarque très-importante à faire à cet égard : les maladies paraissent plus fréquentes dans l'âge adulte, parce que c'est l'âge le plus long de la vie. En effet, si nous considérons l'enfance, nous trouvons que, depuis le moment de la naissance jusqu'à la fin de la puberté, la moitié des individus meurt. Si nous portons nos recherches sur la vieillesse, nous voyons que les vieillards ont ces fortes constitutions qui ont pu résister aux accidents de la vie, ou qui ne portaient aucun germe de maladie. L'homme adulte est également très-exposé aux maladies aiguës, à cause de l'excessive activité qu'il déploie constamment ; c'est à cet âge que nous voyons si fréquemment la pneumonie, la pleurésie, l'angine, les plaies et les blessures de tous genres. A mesure que nous arrivons au déclin de l'âge adulte, nous apercevons des différences dans les maladies.

Chez la femme, l'âge adulte est marqué en quelque sorte par le phénomène de la menstruation et toutes ses influences. Pendant la jeunesse, cet écoulement ne paraît jouer qu'un rôle de transition de l'enfance à l'âge adulte ; quoique déjà il ait réellement la même importance, elle semble moindre, à en juger par l'observation des fonctions du système nerveux. Dès que la femme est réglée, elle devient apte à la génération, et elle reste dans cet état jusqu'à la cessation des règles. Cependant il arrive souvent que, dans les premiers comme dans les derniers temps de la menstruation, elle ne peut engendrer, tandis que dans l'âge adulte elle est toujours propre à cette fonction : il n'y a que de rares exceptions ; si elle perd cette faculté, cela dépend de quelque affection qui a enlevé aux organes générateurs leurs usages. Il existe donc entre les fonctions menstruelles et les autres fonctions du corps un rapport tel que toujours l'homme de l'art doit s'en inquiéter. Qu'il prenne garde cependant de confondre les troubles de la

menstruation, considérés comme effets et comme causes : il s'exposerait à des erreurs graves dont on a tous les jours des exemples ; il pourrait chercher à rappeler le flux menstruel sans s'occuper du mal qui a occasionné sa suppression, mal dont la guérison ferait reparaître les règles. J'ai dit plus haut que l'âge adulte de la femme offrait une époque dans laquelle elle avait absolument besoin du rapprochement des sexes, et que les lois sociales étaient le seul obstacle à l'accomplissement de ses désirs. C'est vers l'âge de vingt-six ans que l'on observe cette période d'ardeur génératrice : elle dure jusqu'à trente-cinq ans environ, puis elle s'amortit pour ne plus reparaître. Indépendamment des maladies communes aux deux sexes, la femme est exposée, dans son âge adulte, à toutes les maladies qui accompagnent la grossesse et la parturition, et qui souvent sont graves pour la mère et pour l'enfant.

Lorsque, mettant de côté les circonstances physiques qui différencient l'homme et la femme, nous considérons l'âge adulte dans les deux sexes, nous voyons que cette période de la vie étant celle où le corps humain est dans toute sa vigueur, elle doit être aussi celle où il développe toute son activité. C'est en effet ce que nous remarquons. C'est à cet âge que l'homme cherche à se créer des moyens d'existence pour sa vieillesse et pour ses enfants : il accomplit la carrière à laquelle il s'était préparé pendant sa jeunesse, ou, s'il reconnaît qu'elle ne convient ni à son intelligence ni à ses goûts, il la change pour en suivre un autre. Mais, chose remarquable, s'il fait trop tard ce changement que sa raison semble lui dicter, il s'expose souvent à perdre le fruit de ses premiers travaux, parce que l'homme, propre à apprendre pendant sa jeunesse, devient, dans l'âge adulte, capable de faire l'application de sa science par suite du développement de son jugement. A force de travail il pourra s'instruire de nouvelles choses, mais il aura beaucoup de peine à se familiariser avec elles, comme le fait l'enfant, comme le fait le jeune homme. Aussi nous voyons rarement les hommes qui ont abandonné les études premières parvenir au même degré d'instruction que ceux qui ont mis dans leurs travaux une persévérance de tous les jours. Le jugement, qui ne se développe jamais que dans l'âge adulte, vient aider l'homme à faire l'application de son instruction ; si donc, à l'époque où ce jugement se montre, il apprend au lieu d'appliquer sa science, il ne lui restera plus tard ni le temps ni la capacité intellectuelle d'user de cette nouvelle science. Si nous trouvons des exceptions à cette règle générale,

ce sont des êtres doués par la nature d'une intelligence supérieure : ils doivent faire notre admiration, sans nous servir d'exemples pour les principes généraux que nous émettons.

Dotée de qualités différentes, la femme parvenue à l'âge adulte semble n'avoir reçu de la nature d'autre devoir à remplir que celui de porter pendant neuf mois le produit de la conception, de le nourrir et de l'élever jusqu'au moment où il peut se suffire à lui-même. Faible et sujette à une infirmité mensuelle (car c'est ainsi que l'on peut nommer les règles), elle ne semble pas destinée à partager les travaux et les fatigues de l'homme ; douée d'une intelligence qu'on ne peut regarder ni comme moins forte, ni comme moins active, elle ne peut cependant se livrer à l'étude des sciences ou des arts, ni au maniement des affaires de tous genres, comme le fait l'homme. Si quelquefois des femmes se sont écartées de ces règles tracées par la nature, on a toujours observé une grande différence entre les talents qu'elles ont montrés et ceux que l'on a vus chez les hommes qui se distinguent des autres. Nous ne devons pas considérer ici la femme sous le rapport intellectuel, mais seulement sous le rapport physique et sous celui de l'influence du système nerveux sur le physique. Dès que la femme est parvenue à la puberté, elle doit toujours songer que son époque mensuelle mérite toute son attention, qu'elle ne saurait prendre trop de précautions pour ne pas la déranger. Aussi doit-on regarder comme une très-grande faute la manière d'agir de certaines femmes qui, sans s'inquiéter de cette époque, se livrent à des travaux corporels de tous genres et souvent au-dessus de leurs forces. Cette conduite imprudente peut avoir des résultats fâcheux. Chez une femme bien portante, l'évacuation menstruelle a lieu tous les vingt-huit jours, ou toutes les quatre semaines, de sorte qu'elle la voit treize fois dans une année. Il y a même des femmes chez lesquelles cette périodicité est telle qu'elles l'observent presque à heure fixe. Cette régularité, trop rare pour être établie en principe, est cependant un type qu'on doit prendre pour base d'un principe ; car elle est dans l'ordre des choses. Dans la pluralité des femmes elle n'existe pas, et néanmoins la santé est parfaite ; mais alors la différence entre l'exactitude de chaque époque est si peu importante qu'elle ne mérite aucune attention : aussi la femme n'en fait-elle pas, aussi le praticien n'en tire-t-il aucun pronostic. Indépendamment de cette régularité, on observe encore quelques différences dans la quantité journalière et dans la durée de l'écoulement. Chez les unes, le premier jour est le plus

important; chez les autres, c'est le deuxième jour; chez d'autres, tous les jours sont semblables. Quand les règles coulent plus abondamment un jour que l'autre, la femme doit prendre plus de précautions ce jour-là; elle doit toujours songer à l'importance du flux menstruel, et elle ne doit jamais rien faire qui puisse lui nuire. Lorsqu'elle avance en âge et qu'elle s'aperçoit que des variations surviennent dans la périodicité de cet écoulement, elle peut présumer qu'il va cesser, et elle doit apporter de nouveaux soins à sa santé, dans la crainte que le changement survenu dans une fonction n'apporte du trouble dans l'économie.

Je ne répéterai pas ici toutes les règles que j'ai indiquées relativement à l'exercice, à la régularité de la vie, de la nourriture, du sommeil; je ferai seulement observer qu'un grand nombre des infirmités qui surviennent dans le cours de l'âge adulte dépendent du changement apporté dans l'existence des individus. Les causes très-différentes de ce changement ne doivent pas être examinées ici; elles nous entraîneraient trop loin. Une de celles qui nuit le plus à la santé est le défaut d'exercice: aussi on ne saurait trop le recommander, surtout aux femmes oisives.

L'âge critique des femmes, qui a de tout temps attiré l'attention des médecins, n'est pas le seul qui doive nous occuper; peut-être même pourrais-je me dispenser d'en parler, tant il a été écrit sur ce point, pour fixer toutes mes études sur celui des hommes, dont peu de personnes ont traité. Quoique l'homme ne présente aucun phénomène analogue à la menstruation, il n'en est pas moins vrai qu'il a, ainsi que la femme, une époque critique, une époque difficile à passer, une époque à laquelle sa vie est gravement compromise s'il n'use pas de précautions hygiéniques. Rien n'indique cette époque; rien ne la fait pressentir, comme chez la femme, dont la menstruation vient, par son irrégularité, donner l'éveil. L'observation seule, l'observation des siècles nous a appris que cette époque critique de l'homme était de cinquante-cinq ans à soixante-cinq ans. Cette délimitation est à peu près certaine, comme chez la femme celle de quarante ans à cinquante ans. Sans attacher aux années climatériques toute l'importance que les anciens leur donnaient, il n'en est pas moins certain que l'époque que j'indique est fatale pour les hommes; l'observation journalière vient à l'appui de ce que j'avance; et lorsque l'homme a passé cette époque critique, son existence peut, ainsi que celle de la femme, se prolonger très-longtemps. Je ne chercherai pas

à rassembler ici des exemples; mais je parlerai des précautions que l'on doit prendre à ce moment de la vie. La femme arrivant à l'âge critique se fera saigner si la cessation des règles occasionne trop de pléthore. Quoique la saignée soit certainement le meilleur moyen thérapeutique, elle ne doit cependant pas en abuser, comme on le voit si souvent. La saignée générale me paraît plus convenable que les saignées locales. Celles-ci agissent plus sur le système nerveux, et comme d'ailleurs il faut les appliquer aux organes génitaux, elles ont le grand inconvénient d'attirer le sang de ce côté. Les saignées ne doivent pas être abondantes: il faut obtenir à la fois une déplétion et une révulsion; il vaut mieux les réitérer que de chercher à débarrasser d'une seule fois l'économie. L'emploi de ces saignées fait souvent disparaître de suite des accidents dont on ne peut trouver la cause et qui sont dus uniquement à la cessation du flux menstruel. Les purgatifs doivent être aussi mis en usage; ils agissent comme les saignées; ils augmentent la sécrétion intestinale, et débarrassent le système sanguin de sa partie blanche. Mais c'est principalement chez les hommes qu'il faut y avoir recours; ils agissent bien mieux chez eux que chez les femmes. En effet, chez celles-ci l'écoulement rouge mensuel est bien mieux remplacé par une saignée. Les exutoires sont aussi très-avantageux par l'irritation et la suppuration locale qu'ils occasionnent.

Lorsque la nature ou les précautions hygiéniques ont fait passer l'âge critique, la santé rentre dans ses limites ordinaires, et la vie peut se prolonger sans crainte d'accidents autres que ceux qui dépendent des maladies communes. La vieillesse arrive avec ses infirmités, et quelques maladies qui semblent être son partage. J'ai dit plus haut l'impossibilité d'assigner une époque fixe à la vieillesse, puisque aucun caractère fonctionnel ne venait nous préciser ce moment. Pour nous, comme déjà je l'ai dit, la vieillesse commencera chez l'homme à soixante ans et chez la femme à cinquante ans. A ces deux âges, cependant, ils n'offrent encore ni l'un ni l'autre les signes que nous attachons généralement au mot de vieillard. Ce moment de la vie qui fait la transition de l'âge adulte à la vieillesse serait bien mieux désigné sous le nom de maturité confirmée, et celui de vieillesse devrait être réservé pour l'âge de soixante ans pour les femmes, et de soixante-dix ans pour les hommes.

Le phénomène le plus constant que présente cette dernière période de la vie est l'affaiblissement des facultés physiques et intellectuelles.